Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 19 (1917)

Artikel: Les alliés mondiaux [fin]
Autor: Combe, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-764100

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ALLIÉS MONDIAUX

(Fin.)

III — LE CÔTÉ PRATIQUE

L'idée de M. de Kay, telle que nous l'avons résumée dans le précédent article, paraît à première vue excellente. Elle est généreuse et si elle devait ne pas se réaliser, comme cela est à craindre, ce ne serait certes pas du fait d'une opposition systématique de ces affreux journalistes à qui M. de Kay veut mal de mort. La question étant ainsi posée: „Voulez-vous que le travailleur touche une part équitable du produit de son travail, part dont il est aujourd'hui dépouillé au profit de non-producteurs?“ il n'est pas un homme au cœur bien placé qui ne réponde: „Nous le voulons et sommes prêts à aider au succès de l'expérience.“

Cette idée n'est du reste pas nouvelle et a été à la base des diverses Internationales. Si cette union internationale des travailleurs n'a pas abouti jusqu'ici, M. de Kay explique que c'est parce que l'on a toujours poursuivi un but politique plutôt qu'économique et que la politique est impuissante à résoudre le problème. Il ajoute que le tort a été de vouloir toujours vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué et que les discussions sur ce que les travailleurs comptent faire de leur puissance n'auraient pas dû précéder la constitution de cette puissance. Il dit en effet (p. 312): „Que les travailleurs écartent toutes les théories concernant la façon dont ils useront de leur force. Qu'ils obtiennent premièrement cette force en s'organisant. Ceci fait, s'ils doivent agir, leur ligne de conduite sera claire et efficace.“ Voire, voire, disait Panurge.

Le grand problème, celui qu'à notre sens M. de Kay ne résout que très imparfaitement, est: „*Comment* constituer solidement une union internationale des travailleurs?“ Voyons un peu ce que notre auteur propose, soit la partie positive de son projet. Cette partie se trouve tout entière résumée en deux pages de son livre (p. 329 et 330):

„Qu'ils (les travailleurs) choisissent un jour dans toutes les nations de la terre pour nommer des délégués à une conférence mondiale. Que ces délégués dressent un programme simple et précis, nouvelle déclaration des droits de l'homme. Qu'ils laissent

de côté toutes les questions accessoires de terre, de loyer, de trusts, de capital et de méthode. Qu'ils déclarent pour la première fois l'universelle fraternité du travail et que tous les travailleurs s'enrôlent sous une même bannière: ils sont les Alliés mondiaux.

„Ceci fait, qu'ils élisent au scrutin secret universel un petit nombre de représentants, pas plus de dix par nation, pour former une convention mondiale. Cette convention dressera la liste des revendications du travail. Ces revendications seront soumises au referendum universel des travailleurs.

„Si elles sont ratifiées, un comité exécutif de quelques membres sera désigné pour réclamer l'acceptation de ces revendications par le monde de l'industrie, et celle-ci devra les accepter de gré ou de force. Il est probable qu'elle les acceptera sans même qu'il soit besoin de recourir à la force."

Et voilà! Ce n'est pas plus difficile que ça. Nous attendons, pleins d'espérance. Mais nous nous demandons toutefois d'où partira, dans cette masse immense, anonyme, amorphe, bigarrée, où se coudoient toutes les races, toutes les langues, toutes les religions, l'initiative du mouvement de coalition. C'est là que se fait sentir le besoin des „hommes d'action" dont M. de Kay signale à bon droit le rôle essentiel dans la production industrielle. Mais ces hommes fournissent surtout les cadres du travail et sont le plus souvent suspects aux travailleurs, qui les considèrent comme appartenant à une autre classe, où ils voient une ennemie. M. de Kay nous dit qu'ils ont tort et nous en sommes convaincus comme lui. Mais comment s'y prendra-t-il pour faire partager sa conviction? Recourra-t-il à la presse? D'après lui elle est pourrie et il n'y a rien à en attendre. C'est pour cela, direz-vous, qu'il a écrit son livre: mais les travailleurs le liront-ils seulement? Par la propagande alors? Mais ne reculera-t-il pas devant la tâche d'entreprendre une propagande qui devra s'exercer dans le monde entier, chez les agriculteurs de Chine et de Sibérie comme chez les ouvriers d'usine de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des Etats-Unis, chez les parias de l'Inde et les fellahs d'Egypte, chez les gens de mer de tous les pays, chez les mineurs des bassins houillers, chez le personnel des chemins de fer et chez les innombrables employés de commerce et d'administration?

M. de Kay a si bien senti la difficulté qu'en dépit de sa conviction hautement affirmée de l'impuissance des gouvernements à avancer d'un pas la solution du problème, il fait appel à l'initiative d'un chef d'Etat, M. Wilson. Notre auteur oublie volontiers qu'il est un adversaire résolu des barrières nationales et reste au fond très Américain: il a un faible que nous ne songeons pas à lui reprocher pour les Etats-Unis et pour leur président. Ecoutez plutôt (parlant de la guerre):

„L'Amérique est le seul pays désintéressé dans le conflit, le seul qui soit guidé par un idéal."

Le président Wilson, selon lui, serait tout désigné pour prendre l'initiative de la réforme: „La haute situation, le pouvoir illimité du président des Etats-Unis lui fournissent une occasion qu'aucun autre homme n'a jamais eue à sa portée: celle de créer une force internationale du travail; et s'il est assez grand pour se hausser à la hauteur de l'occasion, il peut inscrire son nom dans la mémoire des hommes de façon plus indélébile qu'aucun autre avant lui. Il est le seul homme disposant d'une puissance immense qui par son intégrité personnelle, par l'absence de toutes attaches internationales et fort de l'appui d'un peuple intelligent et généreux, soit capable de réaliser pareil résultat."

Mais alors... M. Wilson, quoique chef d'Etat, ne serait pas l'humble valet de la finance internationale? C'est possible, mais que M. de Kay essaie de se mettre d'accord avec ses déclarations sur la situation respective des gouvernements et de la ploutocratie!

Passons là-dessus et admettons que M. Wilson accepte la pillule amère que M. de Kay prend si grand'peine à lui dorer. Que de difficultés nous voyons se dresser sur sa route! M. de Kay reconnaît lui-même que la question des travailleurs agricoles est particulièrement délicate et demande un traitement spécial. Elle est dominée en effet par le problème de la propriété foncière et ne pourra être réglée tant qu'on ne se sera pas mis d'accord sur ce point essentiel: „Le sol doit-il être propriété individuelle, ou propriété collective exploitée coopérativement, ou enfin propriété d'Etat?" Pourtant ce n'est encore là que bagatelle: il est en effet relativement aussi facile d'évaluer avec exactitude le produit du travail agricole que celui du travail industriel. Mais ce n'est pas le cas pour d'autres catégories de travailleurs. Les employés de chemins

de fer, par exemple, sont dans beaucoup de pays de simples fonctionnaires, dont les classes de traitement, les augmentations périodiques, la pension de retraite sont réglées par des lois. Quelle sera leur situation dans une union mondiale des travailleurs? Faudra-t-il l'assimiler à celle des employés de chemins de fer privés? Mais alors, que fera-t-on des autres fonctionnaires à traitements fixes, dont la situation légale est identique et qui travaillent, cependant?

Nous ne sommes qu'au début de nos peines. Sauf en ce qui concerne les fonctionnaires d'Etat: postiers, télégraphistes, scribes, commis de toute sorte, nous n'avons rencontré jusqu'ici que des gens qui produisent des valeurs qu'il est *possible* à la rigueur d'évaluer. Cette évaluation, cela va de soi, est indispensable avant qu'il puisse être question de fixer la part du produit à attribuer au travailleur. Mais comment évaluer le produit du travail d'un médecin, d'un professeur, d'un chimiste courbé sur ses cornues à la recherche de quelque découverte? M. de Kay a tout à fait raison, à notre sens, de voir dans toutes ces catégories de travailleurs des producteurs: ils produisent les valeurs les plus précieuses, celles qui sont les plus indispensables à l'humanité. Elles sont même si précieuses qu'elles en deviennent inappréciables, et c'est bien là la véritable raison pour laquelle ces catégories d'hommes sont dédaignées par la finance: la ploutocratie ne se sert d'une valeur que lorsqu'elle est directement monnayable. Le médecin ne devient intéressant pour elle que du jour où il a inventé une drogue capable de rapporter gros grâce à la constitution d'une société et à une abondante publicité. La finance recourt aux services des juristes, des savants, des experts de toute sorte, mais elle les rémunère „aux pièces", pour ainsi dire, et passe cette dépense aux frais généraux. Comment M. de Kay fera-t-il pour évaluer de façon tant soit peu approchée l'augmentation de la fortune mondiale résultant du travail des intellectuels en général? Cette augmentation est réelle, nul n'en doute, mais elle est bien difficile à traduire en chiffres. Les plus grands bienfaiteurs de l'humanité sont incapables de fixer eux-mêmes leur contribution à la fortune universelle. Ils ont le sentiment d'avoir largement mérité une place à la table commune, d'avoir droit à une existence exempte de soucis matériels que bien peu d'entre eux parviennent à s'assurer. Leur ambi-

tion ne va pas au-delà, ou si elle dépasse cet objectif, le monde les renie et les qualifie de charlatans.

Comment évaluer la contribution du littérateur, du poète, du peintre, du sculpteur, du compositeur de musique? Je ne parle pas du journaliste, qui travaille cependant, souvent même beaucoup, et qui s'enrichit rarement: M. de Kay refuserait sans doute de lui reconnaître la qualité de producteur et le relèguerait dans les ténèbres du dehors avec les liasses d'actions et d'obligations représentant le capital fictif.

On le voit: la plus grosse difficulté consiste à déterminer *qui* a droit au titre de producteur et par suite qualité à faire partie des Alliés mondiaux. N'accorder cette qualité qu'aux travailleurs produisant des valeurs aisément évaluables équivaudrait à exclure de l'union mondiale une foule de travailleurs dont le labeur n'est ni moins épuisant, ni moins utile, et notamment tous ceux qui produisent les valeurs les plus hautes et les plus indispensables au bien-être et au progrès de l'humanité.

Un autre point inquiétant des propositions de M. de Kay est le mode de représentation préconisé par lui. Ces délégués, élus au scrutin universel et secret, qui nous garantit qu'ils seront plus intègres, plus désintéressés que les représentants ouvriers dans les Parlements? Or M. de Kay s'est appliqué à nous démontrer qu'un élu des travailleurs, agissant selon les lois naturelles, n'a rien de plus pressé que d'utiliser la force de ses commettants pour ses fins propres. Et si les chefs trahissent la cause qu'ils ont mandat de faire triompher, quelle sanction leur appliquera-t-on? Et qui la leur appliquera? D'autres délégués, sans doute. Toutes les critiques, souvent justes, que M. de Kay adresse à la démocratie peuvent être adressées également à son système de convention mondiale des travailleurs. Peut-être a-t-il confiance en son référendum mondial? Admettons.

Les difficultés que nous venons d'énumérer sont considérables, et j'y vois autant d'obstacles à la conclusion de la coalition préconisée par M. de Kay. Mais je ne me hâte pas de conclure qu'elles sont insurmontables. Seulement, pour résoudre le problème, il y aurait peut-être lieu de le circonscrire. En limitant la fédération mondiale aux travailleurs de l'industrie, et même aux seuls travailleurs salariés par la grande industrie capitaliste, on aurait plus

de chances d'aboutir. Pourraient faire partie de la fédération les ingénieurs, techniciens, dessinateurs, comptables, voyageurs, etc. Resteraient en dehors tous les intellectuels indépendants, qui forment ce que l'on appelle les professions libérales. Ceux-ci continueront comme par le passé à vivre plus ou moins des miettes tombées de la table des riches. Si la suprématie du travail que M. de Kay appelle de ses vœux rend, comme il espère, tout le monde riche, leur sort en sera amélioré. Si elle a pour seule conséquence de supprimer les gens *très* riches, le sort des professions libérales sera par contre rendu plus précaire. Quelle que soit la solution de la question sociale que l'on envisage, ce problème des professions libérales, qui n'est autre que celui du droit à l'existence de la bourgeoisie, pour appeler les choses par leur nom, reste un des plus épineux. Le socialisme de Marx voudrait faire des intellectuels, des artistes, des savants désintéressés, des juristes, des poètes, des sortes de fonctionnaires, ce qui est tout simplement idiot. Nous serions bien curieux de savoir quelle est la solution que M. de Kay préconise.

En limitant, comme il est dit plus haut, la fédération mondiale, on mettrait à part toute une moitié de la question du travail: celle du travail agricole. Tout au plus pourrait-on y faire rentrer ceux des travailleurs du sol qui sont en fait les salariés de grandes exploitations capitalistes. Mais la haute finance s'est peu intéressée jusqu'ici à la grande exploitation agricole, qui ne permet pas aussi facilement que l'industrie la constitution de capital fictif au moyen de monopoles et de trusts. Les produits du sol n'intéressent la haute finance qu'en tant que matière première. Elle est acheteur, et s'intéresse à ce genre de production surtout en vue de fixer les prix de ces matières aussi bas que possible. Dans le domaine agricole, la petite propriété joue encore un rôle prépondérant; or cette petite propriété, qui a comme équivalent dans l'industrie l'artisan travaillant aux pièces à domicile avec un petit capital personnel — un type de travail qui tend à disparaître, sans quoi il gênerait considérablement la coalition rêvée par M. de Kay — est bien difficile à englober dans une fédération mondiale des travailleurs, et c'est pourquoi il semble préférable de faire de la question agraire un problème à part, à régler selon des normes particulières.

Verrons-nous se réaliser le rêve de M. de Kay? Cela est difficile à dire. Le nier *a priori* serait imprudent. Comme l'a très juste-

ment vu notre auteur, l'heure n'a jamais été plus propice à une initiative de ce genre. Nous citons:

„L'heure la plus solennelle de l'histoire sera celle de la signature de la paix. Les masses seront désorganisées et décimées, tous les travailleurs seront appauvris. Ils devront retourner directement de la tranchée à l'atelier ou à la mine pour réussir à vivre seulement... Ce sera le moment pour les travailleurs d'agir."

Il y a du vrai aussi dans cette remarque de M. de Kay, qu'„il est plus difficile de mener à chef un trust capitaliste (vu la divergence des intérêts à concilier) que d'unifier les intérêts internationaux des travailleurs (qui sont partout identiques)".

L'avenir nous dira si, oui ou non, une nouvelle Internationale est possible et si c'est d'elle que résultera l'établissement de plus de justice dans le monde. Il nous dira aussi si pareille transformation peut se faire par les voies pacifiques et sans convulsions profondes.

Hélas! Ce qui se passe actuellement en Russie n'est pas pour nous donner grande confiance en la sagesse et en la modération du travail libéré de ses chaînes. Sans doute l'enfantement du monde nouveau „où chacun récoltera ce qu'il aura semé" ne s'opérera-t-il pas sans douleur et devrons-nous envisager, au moins transitoirement, les agréments du règne de Caliban.

LAUSANNE EDOUARD COMBE

□□□

MITTERNACHT

Von FRIEDRICH W. WAGNER

Müde Stimme im Dunkel —
Gleitendes Lied.

Es schläft das Tier.
Die Feuer glühen sanft.

Die Stille weht wie Wind —
Der süße Geruch.

Und weiße Flöten verkünden
Des Gottes Herabkunft.

□□□